

Texte 3 :

La villa des Lutins

*« Écrire, n'est-ce pas se lever au milieu de la nuit, parmi les choses réelles et irréelles, aller jusqu'au bout de sa folie, troubler le sommeil des gisants, annoncer l'aube ? » Jean Sullivan*

Il fait nuit, je viens de me réveiller en sursaut quelque part dans la maison

C'est sans doute le bébé qui m'a réveillée, le petit cousin né à la fin du mois de juin. Ma tante a dû l'installer dans le grand lit pour l'allaiter aux côtés de mon oncle qui continuait de dormir.

J'ai cinq ans. Je suis l'aînée des six petits enfants qui passent tout l'été dans la villa des grands-parents sur l'estuaire, la villa des Lutins, juchée au-dessus du pont du Diable.

Depuis cet été, ma sœur, l'aînée de mes cousines et moi, nous avons quitté notre petit lit blanc à barreaux installé chez les parents pour la chambre à trois lits du deuxième étage.

J'ai cinq ans et à la rentrée, je vais apprendre à lire et à écrire, à la grande école.

Le bébé s'est tu. Ils dorment, tous les lutins de la villa, les parents, les grands parents, les oncles, les tantes, les cousins, la petite sœur et le petit frère ...Moi je veille et la maison m'appartient.

C'est la pleine lune. J'y vois suffisamment pour sortir de la chambre à trois lits. J'ai décidé de rester pieds nus, quel bonheur. C'est défendu pendant la journée. Tant pis pour les échardes.

La villa veille elle aussi. Le parquet chaud sous mes pieds nus murmure un grincement familier, les marches en bois de l'escalier aussi, que je descends une à une en m'accrochant aux barreaux. J'arrive au premier étage, celui des grands parents, un peu plus sombre, mais j'ai eu le temps de m'habituer à la pénombre.

Encore trois volées de marches à descendre doucement. La fraîcheur du carrelage sous mes pieds m'indique que je suis arrivée dans le hall. Je pousse doucement la porte du grand salon que personne n'arrive à fermer à cause de l'humidité. Les stores et les volets sont tirés mais la lune pleine perce les fentes du bois.

Je me balance dans le rocking-chair au rythme de la mer. Derrière la vitre, j'entends l'eau s'engouffrer sous le pont du Diable, exploser sur les rochers et se retirer en caressant le sable, l'ornant d'une frise d'écume, avec le bruit du riz que l'on verse dans la casserole.

C'est la pleine lune et donc la grande marée, coefficient 104 au dire des grandes personnes. La nuit dernière, maman et ses frères sont partis pêcher le bouquet avec des lampes sur le front, des balances, des pigouilles et de grands sacs de toile accrochés au cou.

Je les avais vus appâter les balances en y accrochant des guirlandes de crabes verts qu'ils tiraient d'un grand broc bleu émaillé. Les crabes, ils les avaient aussi pêchés à la balance appâtée avec une tête de poisson. Un jour le diable du pont vengera ces pauvres crabes.

Les volets et le store du grand salon scintillent de petites lumières. Elles ont fait le voyage depuis l'autre côté de la mer, en Amérique comme disent les grandes personnes. Une autre petite fille s'est-elle réveillée au milieu de la nuit ? L'an prochain, quand je saurai écrire, je lui enverrai une lettre dans une bouteille que je lancerai dans la mer, du haut du pont du Diable.

L'aube commence à se lever derrière la maison. Il est temps de retourner au deuxième étage et d'attendre le réveil des lutins.

A la rentrée, j'irai à la grande école pour apprendre à lire et à écrire.